

Le texte choisi délivre la doctrine de l'*ajativàda* (Vàlmîki, II^e siècle av. J.-C.), la théorie de la non-création.

Il s'agit d'un système philosophique indien (un parmi d'autres) pour expliquer l'apparition du monde, et donc sa création. Tous les systèmes élaborés par l'Homme depuis qu'il existe sur Terre cherchent à expliquer la nature du monde dans lequel il vit, et par conséquent, son origine. Il existe un foisonnement de réponses, toutes adaptées à une époque, des circonstances et des mentalités. L'*ajativàda* est une de ces réponses. Sa particularité est d'expliquer la création du monde en démontrant... qu'il n'y a pas eu de création !

Cette doctrine trouve son origine dans la *Màndùkya Upanishad* (800 et 500 av. JC) et surtout dans le commentaire (*kàrikà*) qu'en a fait Gaudapàda, le maître du maître de Shankara. Gaudapàda a résolu le problème en évacuant le problème ! Selon lui, *Brahman* (voir plus loin la définition de ce mot, page 38) étant le seul existant, ni le monde (*jagat*) ni "l'âme" individuelle (*jiva*) n'existent en tant qu'entités autonomes, indépendantes et séparées du *Brahman*. À ce titre, ils ne sont donc jamais apparus en tant qu'entités individuelles. Affirmer que ce monde est illusoire ne veut pas dire qu'il n'existe pas, mais qu'il n'est pas né (ou n'a pas été créé) et que son existence est intégralement dépendante de *Brahman*. Considérer ce monde comme distinct et séparé de *Brahman* est précisément l'illusion. Selon ce même Gaudapàda, chercher une origine du monde en *Brahman* est également un non-sens, car *Brahman* n'ayant été créé par rien, *Brahman* ne crée rien*. Au mieux, ce monde est comme une « floraison de *Brahman* en *Brahman* ». Comme on le verra dans ce dialogue entre Rama et Vasistha, une certaine forme de logique et de raisonnement joue un rôle prépondérant dans la doctrine philosophique de l'*ajativàda*.

Voir la sourate 112 du Coran : « Dieu est "Un" (...) Il n'a pas engendré et n'a pas été engendré. »

p. 21

Toutes les réponses du sage Vasistha mettent l'accent sur la Réalité unique et non duelle appelée *Brahman* et critiquent la croyance en une fausse réalité qu'il appelle le monde. L'insistance avec laquelle Vasistha martèle que le monde et les objets qui le composent n'apparaissent pas doit nous interroger. De quoi parle-t-il vraiment ? Comme Rama, nous sommes en droit de nous étonner :

Rama : « Pourtant là, il y a bien là quelque chose de visible : un objet, un "*moi-naturel*", un "*toi-naturel*", un principe originel, "*un soi-même*"... Et tout cela, dis-tu, n'existerait pas ?* »

* Contrairement à des idées reçues, il n'est pas dans la fonction d'un disciple de tout croire sans rien comprendre, même si c'est son propre maître qui le dit. « Accueille toute parole, même celle d'un enfant, si c'est une parole de sagesse. Sinon, rejette-la comme un fétu de paille, même si c'est *Brahma* le Créateur en personne qui l'a prononcée ! » (Yogavasistha 11.18.3)

Cette doctrine de la non-création remet totalement en question l'idée d'une création du monde et par voie de conséquence, notre propre représentation du monde. Elle n'invalide pas le monde qui, dans son essence même, est *Brahman*. Notre représentation du monde s'élabore à travers deux filtres : notre corps et notre mental. Pratiquement parlant, les deux ne forment qu'une seule entité que les Indiens anglophones nomment : *the body-mind complex* (« le complexe corps-mental »). Se libérer de "notre monde" pour découvrir "le monde", (le vrai monde, la Réalité) revient à remettre en cause puis à dépasser les perceptions sensorielles et les pensées, les informations des organes des sens et leur interprétation par le mental. Le texte proposera plusieurs méthodes.

D'après cette théorie, le monde illusoire résulte uniquement d'une construction mentale. C'est une évidence dans le monde du rêve. C'est en comparant les deux   tats (veille et rêve) que le Ved  nta en arrive à déclarer que le monde de l'état de veille est de même nature qu'un rêve. « *De même nature* » ne signifie pas que le monde de l'état de veille est un rêve, mais qu'il ressemble au rêve, car il est tout aussi évanescent. *L'  tat de rêve et celui de veille sont deux   tats différents*, Vasistha ne les confond pas, mais tous les deux ont la même "texture" d'irréalité.

   bien y regarder, ce que nous appelons le monde extérieur est le résultat de nos perceptions et de nos pensées : sensations, notions, concepts, imaginations, désirs, etc.    travers elles, notre mental construit constamment une représentation du monde qui constitue l'immense bulle dans laquelle nous évoluons. Cette bulle est centrée sur le corps et le mental, et plus précisément sur la pensée d'un "moi-naturel". Que ce soient nos perceptions ou nos conceptions, tout est finalement le fait du mental. L'aj  tiv  da rejette simplement la prétendue réalité de ce monde-là, entièrement construit par notre mental. C'est ce monde-là qui est illusion, mais que par inertie, inconscience, ignorance et conditionnement, nous avons pris l'habitude de prendre pour la réalité.

D'ailleurs, la spéculation philosophique n'a jamais vraiment intéressé les sages. Vasistha pr  f  rera toujours ramener Rama à sa propre expérience du moment présent (dis-moi plutôt la nature de ce que tu vis, ici et maintenant 190.19), plutôt que répondre à ses considérations théoriques, si pointues soient-elles. Rama cherche à comprendre intellectuellement, alors qu'à partir d'un certain stade, la méditation ou l'intuition profonde doivent nécessairement prendre le relais. L'intellect est certes un outil puissant qui peut aider à faire un bon bout du chemin, mais, comme un bon chauffeur, il conduira la voiture au seuil du palais, pas plus loin. Ce sera à nous ensuite d'en franchir la porte, à pied ; le chauffeur ayant accompli son travail restera dehors, sur le seuil, disponible.

Vasistha conteste cette orientation exclusive de la connaissance vers les objets et va même jusqu'à la considérer comme l'origine même de ce qu'il nomme l'aliénation ou encore la prison, la servitude, l'enfermement ou l'esclavage (190.1). Cette situation initiale est donc une aliénation, c'est-à-dire un exil de nous-même, à la suite d'un oubli ou d'une occultation de notre vraie nature. Du fait de l'orientation continuelle de notre connaissance vers les objets, nous nous sommes perdus de vue, nous avons perdu le contact avec qui nous sommes véritablement et nous sommes devenus autres. C'est une prison ; c'est la prison. Plusieurs versets du chapitre 190 viendront préciser ce qui caractérise cet état initial d'emprisonnement que l'on peut résumer ainsi :

La prison, c'est : — Une croyance tenace en la réalité de notre représentation du monde.

— Le *contentement* par la “*disparition* des désirs*”.

Rama : « L'éveil grandit en se libérant des désirs, et la délivrance des désirs grandit avec l'éveil. Par cette approche conjointe, l'évidence s'impose, comme si l'on avait ouvert ce qui cloisonnait l'infini. »

« La marque Indiscutable de l'éveil est la liberté vis-à-vis des désirs*. »

* ... de la “*tension addictive*”* et non “*l'absence de désirs*” [note du transcritur]

... si l'on veut rester en rapport avec la racine sanskrite du mot brahman, on peut aussi traduire brahman par : l'*Immense*, le *Vaste*, etc. Enfin, on peut aussi conserver le mot sanskrit brahman, mais sans l'écrire en italique et avec une majuscule : Brahman. Bref, la liste des qualificatifs de l'*Inqualifiable* est très longue !

Brahman, c'est :

Cela	l'Indicible	le Sans-forme
le Suprême	l'Absolu	le Plein
l'Ultime	l'Ineffable	l'Illimité
le Lieu Suprême	l'Infini	l'Éternel
le Vide	l'Immaculé	le “Un”
le Seul	la Conscience pure	le Sans-âge
la Connaissance	l'Immuable	l'Immortel
juste		
l'Indestructible	le Paisible	le Parfait
l'Insaisissable	le Serein	le Doux
le Silencieux	l'Espace transparent	le “Sans-peur”(angoisse)
le Tout	l'Existant	le Divin
la Lumière	le Premier	l'Insondable

le Non-né	le Comblé	l'Épanoui
le Parfait	le Multiple	le Non-duel
le Sacré	le Noble	l'Espace vide
l'Incompréhensible	l'Impénétrable	L'Espace ultime
le Vrai	le Réel	l'Être
la Conscience	la Félicité	la Joie parfaite
L'Immense	le Vaste	Brahman

Remarquons au passage que tous ces noms sont au masculin. Ce n'est qu'une convention française, faute de mieux, car Brahman est en fait un mot neutre en sanskrit. Le neutre n'existant pas en français, il aurait fallu utiliser des tournures trop longues comme « ce qui est suprême » à la place du Suprême, etc. Brahman est la Conscience pure et à ce titre, Brahman est donc tout aussi bien la Sereine, la Silencieuse, la Pure, la Vraie, la Non-née, la Sans-forme, la Vaste, l'Existante, etc. Cette longue liste n'est certainement pas exhaustive... Finalement, dans ce livre, brahman sera traduit par « Brahman » (sans italique et avec une majuscule), en gardant à l'esprit que ce terme regroupe au moins tous les qualificatifs qui viennent d'être énumérés.

p. 38-39

2 - *àtman*, *Àtman*

En sanscrit, *àtman* est simplement le pronom personnel réfléchi à toutes les personnes (moi, toi, soi, moi-même, toi-même, soi-même, etc., selon le contexte) et à tous les genres (masculin, féminin et neutre). Selon le contexte, ce terme peut donc aussi bien désigner le *soi* ou le *moi* le plus superficiel *que le soi-même ou le moi-même le plus intime* que l'on traduit alors habituellement par « le Soi » avec une majuscule. La majuscule n'existant pas en sanskrit, les lecteurs sanskrits doivent discerner par eux-mêmes dans quel sens et dans quel contexte ce mot *àtman* est utilisé. *Ce n'est pas toujours simple !* En français, nous pouvons jouer avec les majuscules (le soi et le Soi). Toutefois, cette écriture présente à mon avis deux inconvénients, même si elle est couramment utilisée.

1- Elle a tendance à conceptualiser “deux soi” : un petit soi avec une minuscule et un grand Soi avec une majuscule. C'est une convention pratique dans le cadre d'une représentation duelle du monde (une créature et un créateur, un “ego” et l'Absolu, un soi et un Soi, etc.). Pourtant, l'emploi de la majuscule entraîne inmanquablement un clivage, ce qui, pour une voie non duelle, est plutôt contre-productif ! Par définition, l'*àtman* est “un” et il se retrouve alors divisé en deux : *un petit àtman* (ici, en “moi”) et un grand *àtman* là-bas (en “moi”, certes, mais si profond qu'il en devient inaccessible, sinon au prix d'ascèses qu'on se représente héroïque). La majuscule risque donc de *chosifier* le Soi, et d'en faire un objet, un objet digne de tous les égards peut-être, mais un objet tout de même, différent de “*moi*”, le sujet. Or, on le verra dans ce texte, les deux, sujet et objet, sont intimement liés.

2 - La majuscule induit une distance, un respect et une hiérarchie qui ne sont pas

forcément compatibles avec l'intimité du Soi. *Plus on comprendra que l'âtman est notre intimité la plus précieuse, la plus naturelle et la plus simple, plus on sera proche de la réalité de ce qu'est l'âtman. L'âtman est notre parfaite intimité et ce qui est intime ne se dévoile pas au grand jour.* Le Soi est une affaire si personnelle qu'elle n'a plus rien à voir avec le sens de la personne ! Qu'est-ce que *l'âtman* ? L'âtman est ce que l'on contacte quand on s'intériorise et que, par différentes pratiques, on met au repos toutes les agitations mentales : apparaît alors notre tréfonds. L'âtman est "je suis". Il est la Conscience pure qui serait devenue localisée en un infime point de l'espace et du temps, hors de toute causalité. On dit l'âtman au plus profond de nous, car la cessation progressive des agitations mentales peut donner l'impression d'une plongée en nos propres profondeurs. Pourtant, l'âtman est aussi ce qu'il y a de plus simple, de plus tranquille et de plus naturel en nous, et il peut être très inspirant de s'en souvenir, plutôt que de chercher indéfiniment à battre des records de profondeur !

Traditionnellement, âtman est traduit par « le Soi », ce qui est tout à fait correct « *sanskritiquement* » parlant. Le défaut de ce terme, à mon avis, est de rester abstrait, du fait qu'il s'agit du pronom réfléchi à la troisième personne (*soi*). L'utilisation de ce pronom à la troisième personne a tendance à positionner cette réalité, pourtant si intime et si simple, en dehors de nous ou très loin en nous, alors qu'elle est ce qu'il y a de plus proche ! Il eût presque mieux valu traduire âtman par "moi", avec le risque évident d'une confusion malheureuse entre "l'ego" individuel et la profondeur abyssale de l'âtman. Sans l'âtman, nous ne serions pas là pour nous sentir exister et lire ces lignes. L'âtman est le tréfonds de "mon âme", le fond du fond de mon fond, mon ultime intimité. Âtman est l'infini intime.

Swâmi Prajñanpad avait une expression sobre et directe pour parler de l'âtman : «you, yourself in your own intrinsic dignity (*vous, vous-même, dans votre dignité naturelle*)».

Bien entendu, pour finir — mais il est bon de s'en souvenir dès à présent —, cet âtman, en tant que tréfonds de nous-même, n'est autre que le Principe Suprême : Brahman. « Cet âtman est brahman », dit la Mādūkya Upanishad.

Âtman viendrait de la racine sanskrite *AN-* qui veut dire "respirer" (la même racine que *prana*, *pra.AN.a*, *le souffle*). Âtman est donc aussi le souffle intime, le principe de vie essentiel, l'essence. Finalement, dans ce livre, âtman sera traduit par « Âtman » (sans l'écrire en italique et avec une majuscule), ce terme regroupant tous les qualificatifs énumérés ci-dessus.

p. 39-40-41

5 — *vāsanās* et *samskāra*, les conditionnements

Ces deux termes sont ici regroupés, car tous deux désignent les *imprégnations mémorielles* présentes dans l'inconscient, tous les conditionnements stockés dans la mémoire d'un individu ou d'un ensemble d'individus (ville, pays, groupe religieux, ethnie, etc.), toutes les empreintes du passé. La racine de *vāsanās* est intéressante et fort suggestive : ce terme dérive de *Vās-* qui signifie "parfumer". Une *vāsanā* est

donc une sorte “d’odeur”, un parfum diffus qui plane dans la pièce et qui est bien présent, sans qu’on puisse le saisir ou le voir. C’est exactement ce qui se passe avec les *vàsanàs* (et les *samskàra*) : un certain comportement actuel est provoqué par des mécanismes enfouis dans notre mental, sans que nous en voyions précisément l’origine. Une *vàsanà* est donc *une habitude mentale* (positive ou négative). On ne voit des *vàsanàs* et des *samskàra* que leurs conséquences : les attitudes et comportements qu’ils ou elles induisent.

Le mot *samskàra*, lui, dérive d’une racine *sam.KR-* qui veut dire « préparer, arranger, décorer, orner... » Les *samskàras* sont donc comme des décorations surajoutées à la pureté immaculée de “l’Âtman”. Les *samskàras* sont comme des graines profondément enfouies dans l’inconscient depuis des temps lointains et qui germent sous la forme d’habitudes mentales, comportementales et émotionnelles (les *vàsanàs*)

Concrètement parlant, *samskàras* et *vàsanàs* sont donc les dynamismes intérieurs qui font que nous agissons selon un panel spécifique d’attirances et de répulsions qui nous caractérisent et auxquelles, avec le temps, nous finissons par nous identifier* (j’aime la montagne et je n’aime pas la mer ; j’aime Bach et je n’aime pas Mozart, etc.). *Samskàras* et *vàsanàs* sont stockés dans la mémoire (*citta*), un élément du mental (*manas*).

6 — samkalpa désirs et les concepts

Ce terme dérive de la racine sanskrite *sam.Klp-* qui signifie « désirer, attendre, vouloir, se languir de, etc. ». Le champ sémantique de ce terme est vaste et regroupe toutes les conceptions, les idées et les notions élaborées à l’intérieur du mental, en particulier les désirs, les buts, les intentions, les vouloirs, les convictions, etc. C’est littéralement « tout (*sam*) ce qui est possible (*kalpa*) ». Autant dire que le sens d’un tel mot est large ! On le traduira simplement ici par « les désirs et les idées ».

7 — jîva, “l’âme individuelle”

De la racine *JÎV-* qui veut dire « vivre, être vivant », ce terme désigne “l’âme individuelle”. C’est la personne, l’individu. En fait, le jîva est “l’Âtman” auquel ont été surajoutées toutes les caractéristiques d’un individu (principalement un corps et un mental avec son stock de *vàsanàs*).

* dès lors que nous en sommes conscient, il n’y a plus “identification”, juste un état de fait qui est à prendre en considération de façon neutre [note du transcripteur]

p. 42-43

Force est de constater que ce que nous connaissons tout au long d’une journée, et même la nuit quand on rêve, relève exclusivement de ces deux catégories : les objets “subtils” et les objets “grossiers”, les formations mentales et les choses matérielles. *Notre faculté de connaissance est constamment occupée à connaître une interminable collection d’objets subtils et grossiers.*

Vasistha dénonce catégoriquement cette habitude en la qualifiant “d’esclavage”. Le terme utilisé est très fort (*bandha* : chaîne, emprisonnement, servitude, union, entrave). Il sera traduit ici par “aliénation”, car c’est aussi de cela qu’il s’agit. Si cette

capacité de connaissance et d'attention se tourne sans cesse vers les objets, nous nous perdons de vue en cours de route. Nous voilà décentrés, happés par les objets et les pensées en nombre infini, hors de nous-même et donc, “aliénés”. Ce processus mécanique est sévèrement qualifié “d’esclavage” ou “d’aliénation”, mais aussi de *catastrophe* (chutte) ou de calamité (autre sens du mot sanskrit *apatti*). Il s’ensuit une identification aux objets, à un mental pensant et à un corps, pour ne citer que les plus importants. La libération de cet emprisonnement n’a lieu que si ce processus s’arrête définitivement.

Qu’entend-on ici par “libération” (*moksa*) ? La “libération” est une transformation radicale. C’est la disparition de l’identification à l’individu et cette disparition est définitive, sans retour arrière possible. *L’équipement mental et physique continue certes de fonctionner pour permettre de naviguer dans le monde*, mais l’individu qui se croyait une entité distincte et séparée du “Divin” a totalement disparu et ne reviendra plus jamais. Comme on le voit, la barre est haut placée. C’est pourquoi *la libération ne doit pas être confondue avec l’éveil*, car la plupart du temps, les “états éveils”, si précieux et si importants soient-ils, ne sont ni radicaux ni stables !!

p. 70-71

le plus souvent après un éveil, des conditionnements animés par des tendances inconscientes encore présentes (*vāsanās* ou *samskāras*) redeviennent actifs. L’éveil s’estompe alors, laissant malgré tout une trace profonde. On pourrait dire que la libération est l’aboutissement d’éveils successifs qui jalonnent la vie du chercheur spirituel. Parfois — *c’est très rare !* —, un seul éveil suffit et conduit directement à la libération (par exemple, dans le cas de Ramana Maharshi). La libération est l’éveil définitivement stabilisé. Quelle que soit sa durée ou sa puissance, tout éveil est transformateur. Toute plongée vers Soi-même, vers “l’Âtman” transforme et, de plongée en plongée, notre “terrain” se modifie, jusqu’à, un jour, devenir stable et achevé. Le mental est alors complètement “purifié” ou “nettoyé”, comme le disent certaines traditions.

Il ne s’agit pas d’arrêter de connaître, car cette capacité est indispensable pour évoluer dans le monde. La parole de Vasistha n’est pas une condamnation de la démarche scientifique qui est entièrement fondée sur la connaissance d’objets, mais une hiérarchisation des priorités. En effet, il y a différents niveaux de connaissance et *la nature de ce que nous connaissons aura un impact direct sur ce que nous sommes*. Par conséquent, un choix conscient de ce vers quoi se tourne notre capacité de connaître est certainement une forme d’ascèse indispensable pour grandir et nous préparer à la libération. Si l’on aspire à être libre, la première chose à connaître, c’est la nature notre prison !!

p. 71

Pour résumer, il existe quatre types de connaissance :

— 1 : une connaissance qui n’est qu’une incessante dispersion dans les objets connus, physiques et psychiques ;

— 2 : une connaissance qui est utile pour comprendre le monde et naviguer au-dedans (généralement au mieux de nos intérêts personnels), c'est une forme plus ou moins poussée d'intelligence ;

— 3 : une connaissance qui est une étude fine de la prison, c'est la connaissance de soi, et enfin,

— 4 : la Connaissance libératrice, c'est-à-dire la connaissance de Soi-même, la connaissance de notre fond le plus intime, "l'Âtman", qui débouche naturellement sur la connaissance du *Brahman*.

(190.2-3) — connaître, c'est être.

p. 72

La dernière phrase communique une information très importante : *la libération échappe à la volonté personnelle*, même (et surtout !) à celle du chercheur spirituel pour qui la libération est a priori le but à atteindre. C'est une façon de dire que *nous n'avons pas à nous soucier de la libération. La libération s'occupe d'elle-même*. Nous n'avons pas notre mot à dire sur sa venue ni sur son planning. Ce n'est pas une affaire personnelle. De plus, la libération est ici présentée comme *notre nature innée, notre intimité. Nous la reconnaitrons naturellement quand le moment sera venu*. Ces qualificatifs visent en premier lieu à détendre le chercheur spirituel et à rendre à "César" et à "Dieu" ce qui leur appartient respectivement. En résumé, *occupons-nous de notre pratique et cultivons la confiance*. *La libération est en route, même si nous ne sommes pas à même d'évaluer quand et comment elle se produira*.

190.4-5 — le secret est nécessaire

p. 75

Après avoir repris son énoncé du premier verset, Vasistha précise que l'on ne peut rien dire de cette juste *Connaissance* : la *Connaissance* est indicible et secrète. En sanskrit, la construction grammaticale de ce qualificatif a un double sens et signifie à la fois que l'on ne peut rien en dire (indicible), mais aussi que l'on ne doit rien en dire (secrète). Que l'on ne puisse rien dire de la Connaissance du "Un" est assez évident. La Connaissance échappe au langage qui est forcément duel par nature et à la structure habituelle du schéma « connaisseur-connaissance-objet connu ». Que l'on ne doive également rien en dire est intéressant et suggère le secret. En effet, *notre relation à la Connaissance est extrêmement intime* ; c'est le cœur même de notre intimité. C'est « Nous-même ». Aussi, tant qu'en nous subsiste un individu, tout aperçu de cette Connaissance ne doit pas être dévoilé à tout va, à part à notre ami(e) spirituel(le). Pourquoi ? Pour éviter de diluer l'énergie indispensable à toute recherche spirituelle et aussi pour éviter que ce qui reste encore en nous d'individu ou "d'ego" s'en empare. *Les "ego" spirituels sont des personnages redoutables*, bien connus des sages et des mystiques.

p. 76

Dans notre contexte contemporain, plutôt matérialiste et dominé par l'approche

critique scientifique, la notion de tradition peut choquer ou du moins, ne pas représenter un argument très solide, pouvant de plus entraîner de dangereuses dérives intégristes. De toutes les façons, que l'on adhère ou non à une tradition, nous devons toujours expérimenter et confirmer par nous-même la véracité de ce qu'avance ladite tradition, quelle qu'elle soit. C'est en ce sens que la démarche *védantique* avec son côté expérimental (valider par le raisonnement et l'expérience) peut assez bien convenir à la tournure d'esprit moderne.

p. 77

« Ne prends appui que sur la Connaissance-Conscience. Ton chemin spirituel s'effectuera de lui-même si tu reconnais constamment la présence de la pure Connaissance-Conscience, si tu ne perds pas de vue l'Infini en toute situation. » Toutes les autres pratiques spirituelles sont en quelque sorte des compléments à cette pratique centrale.

p. 79

Le problème n'est donc ni dans la connaissance ni dans les objets, mais dans la division qui s'opère entre les deux. Il devient possible de connaître les objets, quels qu'ils soient, si ceux-ci sont reconnus comme étant Brahman. En attendant et à des fins pratiques, on pourra encore distinguer deux règnes : celui de la Connaissance du Réel (Brahman) et celui de la connaissance du monde. *Gardons cependant à l'esprit que cette ultime division ne peut être que temporaire, même si pendant très longtemps, elle est bien utile, voire indispensable, pour mettre de l'ordre dans notre représentation des choses.*

p. 80

“Les cornes sur la tête d'un lièvre” ; sont une image parmi bien d'autres traditionnellement utilisées dans le Vedanta pour signifier l'illusion (d'optique comme l'eau d'un mirage), et plus particulièrement l'erreur d'interprétation. Je vois dans le lointain un lièvre et, du fait de la distance et de la pénombre, je prends ses oreilles pour des cornes. *J'en déduis* (trop hâtivement !) *à tort* que les lièvres sont cornus.

p. 81

L'univers n'a de réalité qu'en Brahman, dans la non-séparation d'avec la Conscience, “dans la fusion avec le *Divin*” (autant d'expressions équivalentes). Dès que quelqu'un ou quelque chose “se vit comme *distinct*”, différent et *séparé* de l'Absolu et qu'il projette cette séparation sur le monde qui l'entoure, ce quelqu'un et son monde projeté deviennent irréels, illusoire ou non existants au sens védantique. Il se met à croire que lui et les autres sont des entités autonomes, indépendantes et séparées, autant de qualificatifs en total décalage avec la réalité unique du Brahman.

Dans son essence, le monde n'a rien d'irréel. C'est la mauvaise interprétation que j'en donne ou la représentation que je m'en fais à travers mes perceptions et mes

pensées (bref, “*mon mental*”) qui peuvent être totalement fausses et décalées, donc irréelles. Malheureusement, si je ne suis ni informé ni vigilant, c’est dans cette représentation du monde que je vis la quasi-totalité de mon temps, et non dans le monde réel. L’irréalité du monde résulte de la croyance en la réalité indépendante et autonome des innombrables objets qui le composent, le “*moi-naturel*” étant le premier d’entre eux. La confusion consiste à croire que mon monde fictif — celui de mes perceptions et de mes pensées — possède une réalité propre, alors qu’il s’agit plutôt d’une réalité prêtée, empruntée, voire volée ! Le malentendu se situe uniquement là. Une intelligence qui raisonne sur cette base fausse ne peut que fonctionner de travers !!

Aucun objet n’est réel ou n’existe, dans le sens où aucun objet ne génère sa propre existence et que tout objet dépend d’un autre pour exister. Enfin, dans la dernière phrase de la strophe, Vasistha introduit la théorie de la non-crétion qui sera développée par la suite : aucun objet n’apparaît (ou ne naît, n’est créé, produit ou manifesté). Pour être précis, il faudrait rajouter : aucun objet n’apparaît en dehors du “Divin”.

p. 82-83

La structure entière de notre monde s’édifie sur la notion d’un sujet en relation avec un objet. Le sujet se nomme “*moi-naturel*” et l’objet, “*l’autre*”. Ce sujet se vit comme créateur, en ce sens qu’il croit générer par lui-même des idées, des opinions, des notions, des imaginations (je pense que, je crois que, je sais que, etc.), et même des perceptions (je vois ceci, j’entends cela), des formes et des actions (je fais ceci ou cela) venant toutes de lui. À la longue et par habitude, tout ceci finit par créer un univers intérieur et extérieur dont le centre est “*moi*”. Pourtant, à bien y regarder, ce créateur, “*moi*”, ne crée que des objets instables, dépendants, éphémères et changeants (donc *irréels selon la définition védantique*). Selon la loi d’identité entre la cause et l’effet, tous ces objets sont nécessairement à l’image de leur prétendu créateur, “*moi*”. On peut alors en déduire qu’à l’image de ses prétendues créations, ce “*moi*” est juste une idée dont l’apparente solidité n’est due qu’à la répétition et l’imitation.

p.86

...le monde de Rama est entièrement construit sur la dualité “*moi et l’autre*” — que cet autre soit une créature sensible (un “*toi*”) ou un objet matériel ou subtil (un “*ceci*”). C’est pour lui une telle évidence qu’il ne peut pas encore le remettre en question. Selon lui, cette dualité authentifie la réalité du monde, car elle est concrète, c’est-à-dire perceptible, omniprésente et reconnue par tous. Le constat de Rama est juste — il suffit d’un “*moi*” et d’un “*autre*” pour fabriquer un monde : le mien —, mais sa conclusion est fausse — donc mon monde est réel. La paire “*moi et l’autre*” résume à elle seule toute la nature et la dynamique du monde phénoménal. Arnaud Desjardins disait avec justesse que le vrai nom de “l’ego” n’est pas “*moi*”, mais “*moi et...*”. “L’autre” est indissociable du “*moi-naturel*”.

p. 90

Personne ne voit exactement la même chose qu'un autre, ne serait-ce que parce que déjà personne ne peut se trouver physiquement à la place de quelqu'un d'autre (je ne pourrai jamais mettre mes yeux à la place des vôtres et donc, nous ne verrons jamais les choses sous le même angle). Tout ceci vise à relativiser la perception en tant que référence absolue. Vasistha souhaite que son élève réfléchisse autrement, plutôt que de le voir s'obstiner à justifier sa représentation du monde...

p. 91

Tout le troisième livre du *Yogavāsistha* est d'ailleurs consacré à ce thème de la création. Pourquoi alors remettre en cause maintenant la validité de ladite création ? L'intention du sage ayant rédigé ce livre était probablement de tenir compte de toutes les sensibilités d'approche du "Divin". La théorie de la non-crétion (*ajativāda*) présentée dans ces lignes semble manifestement avoir les faveurs de Vasistha, *mais il ne s'agit en aucun cas d'exclure les autres voies qui servent de point d'appui à ceux et celles qui ne partageraient pas cette sensibilité*. Pour certains, adhérer à "Dieu" en tant que créateur du monde conviendra parfaitement et les conduira vers la plus haute réalisation. De toutes les façons, chaque approche conduit au même but et aucune n'évite ses propres pièges ; la voie de la non-crétion n'échappe pas non plus à la règle.

p. 92

... le passage du vieil Homme vers le nouveau comme une évolution progressive, une sorte de maturation. D'autres le présenteront comme une rupture radicale avec un avant un après, une naissance. Les deux approches sont valides. Le passage du vieil homme à l'Homme nouveau ressemble à la maturation d'un fruit sur l'arbre. Le fruit acquiert lentement du volume, de la couleur et du sucre. Et puis un jour, il y a rupture. Le fruit est mûr, il tombe ou on le cueille. Le vieil Homme alors est comme une mue que le serpent abandonne.

p. 150

Swāmi Prajñanpad disait de la libération qu'elle était «*a festival of newness*» (un festival de nouveauté). C'est exactement le contraire qui se passe avec ces empreintes du passé ! Elles se déploient au sein de conditions extérieures, certes toujours changeantes et toujours nouvelles, mais leur dynamique reste identique. Elles ont effectivement de quoi faire peur par leur puissance, leur adhérence et leur omniprésence. De plus, elles sont invisibles et il serait vain d'espérer voir un jour une de ces *vāsanās*. Elles ne sont décelables que par le comportement qu'elles induisent, tout comme le vent n'est visible que par le balancement des arbres. Si ce comportement disparaît ou s'amenuise, alors seulement, on pourra affirmer que le conditionnement qui en était à l'origine a été dévitalisé. On peut travailler sur les manifestations d'un conditionnement, jamais sur le conditionnement lui-même. Une

existence asservie aux conditionnements est une existence privée de conscience.

p. 151

Emprisonnement et aliénation prennent alors un sens bien concret.

Comment se libérer de ces conditionnements ou empreintes mémorielles ? Vasistha propose comme unique outil : le discernement (*vijnana*). Swâmi Prajnânpad avait une définition concise du discernement : « see and recognize ! » (voyez et reconnaissez). En reconnaissant que *nous sommes seuls responsables de notre interprétation* des objets et des créatures, nous deviendrons capables peu à peu de prendre de la distance vis-à-vis de ces pures représentations mentales. *Ces empreintes du passé ne sont actives qu'en fonction de l'attention qu'on leur porte* (consciemment parfois, mais la plupart du temps inconsciemment). Si la conscience ne s'investit plus en elles — *en les reconnaissant pour ce qu'elles sont : des illusions inertes et mécaniques* —, elles seront alors progressivement dévitalisées puis détruites, comme une voiture qui cesse de rouler par manque de carburant. Il s'agit donc, ici aussi, de voir et de reconnaître la nature totalement personnelle et illusoire des représentations mentales que je me fais et que j'entretiens sur les objets et les créatures. C'est l'exercice du discernement. *C'est un processus progressif qui peut prendre un certain temps !*

Ce discernement conduit dans un premier temps à un ahurissement quand on se rend compte à quel point notre monde de préférences et de répulsions est envahissant et omniprésent. En fait, au début, nous comprenons que nous ne connaissons que lui ! C'est un coup dur pour le prétendu "libre-arbitre" ! Dans un premier temps, la tâche nous paraîtra insurmontable. C'est ce que Vasistha appelle « prendre la pleine mesure de l'illusion » : réaliser que notre représentation du monde ploie sous le joug de la dualité. En nous efforçant de voir cette illusion partout où elle se manifeste, sans se décourager, une compréhension nouvelle verra peu à peu le jour : cette illusion fait partie du Brahman.

p. 152

Vasistha précise aussi que ce travail de distanciation et de dissociation d'avec ces encombrantes mémoires s'effectue au sein même de la roue de la manifestation, littéralement « la roue du monde visible ». *Il n'est pas indispensable de s'isoler dans une grotte, mais bien plutôt de travailler sur ces empreintes du passé, là où elles se manifestent avec souvent le plus de vigueur, à savoir dans notre quotidien et notre relationnel*. D'ailleurs, où pratiquer, sinon là où nous sommes ? Dans une grotte ou un supermarché, la pratique reste la même. Le lieu de pratique dépendra simplement du destin de chacune et chacun.

p. 153

Râma veut toujours s'assurer qu'il va dans la bonne direction et que la paix et la joie seront bien au rendez-vous. On peut comprendre sa prudence. De son point de vue de chercheur encore identifié à son monde irréel, arrêter de s'emparer des objets lui apparaît toujours comme un appauvrissement, un coma ou un ennui dans lesquels tout

est gris. Rama veut l'assurance de trouver la vie en abondance, et sur ce point, il a bien raison. Rama est à présent comme un plongeur bien entraîné, au bord de la planche du grand plongeur. Il sait qu'il va sauter, mais il veut encore se rassurer et *le maître-nageur Vasistha* sait se montrer d'une patience et d'un amour infini envers son élève. *En effet, ce moment est délicat et ne tolère ni brutalité ni impatience.*
p. 154

Le mental crée des univers entiers de A à Z. Pour apprécier ses capacités, sa puissance et sa complexité, il n'y a qu'à regarder ce qui se passe dans les rêves. Le corps est allongé, immobile. À l'intérieur, le mental, lui, tourne à plein régime. Il crée un univers complet, celui du rêve, qui, pour celui qui le vit, est indiscutablement réel au moment où il le vit. Ce monde du rêve, purement mental, paraît infini aux yeux du rêveur. Il héberge des astres, des gens, des "autres" qui réagissent comme bon leur semble avec le "moi" du rêveur, positivement ou négativement. Il contient bel et bien un "moi" qui éprouve, pense et ressent des émotions, qui vit des aventures et qui se sent même capable de discerner entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ! Dans ce monde créé de toutes pièces par le mental, la loi de causalité est aussi à l'œuvre, parfois avec des modalités quelque peu différentes — par exemple, je peux voler dans le ciel sans m'écraser au sol —, mais toujours selon des causes produisant des effets. Au réveil, puisque cet univers disparaît, j'en conclus que ce monde dont j'avais rêvé était irréel. Oui, c'est exact, mais je n'en tire pas forcément toutes les conclusions possibles. Si je confronte ce que j'ai découvert à propos du rêve avec ce que j'observe dans l'état actuel de veille, je peux me demander où est la différence pour celui qui vit ce qu'il vit, rêveur ou réveillé, au moment où il le vit ? Force est de constater qu'aucune différence fondamentale ne saute aux yeux. Le rêve est réel au moment où je le vis et il devient irréel dès que je me réveille. Le monde actuel, alors que je suis réveillé, m'est réel au moment où je le vis. Il devient ou deviendra irréel lorsque la Conscience (que je suis) s'éveille ou s'éveillera à elle-même. Mener l'enquête sur le mental revient à voir le mental à l'œuvre, comprendre son fonctionnement, réaliser son ampleur et son emprise pour s'en dissocier peu à peu. Cette enquête sur le mental ne portera de fruits proprement spirituels que si l'on garde présent à l'esprit le but vers lequel on se dirige. Il ne s'agit pas tant de comprendre de A à Z le fonctionnement du mental que de s'en libérer ! Comprendre le mental n'est pas un but en soi et cela peut même devenir un piège ! Il faut toujours mettre cette étude dans la perspective de l'éveil et de "*la libération*", en sachant précisément ce que ces mots désignent, au moins déjà intellectuellement.

p. 160-61

"*Nirvāna*" veut littéralement dire « extinction, repos, dissolution, mort, anéantissement ». Il est certain que présentée en ces termes, cette libération peut faire froid dans le dos et, comme le mot "neutre", ne pas du tout faire envie. C'est aussi pour cette raison qu'il peut être utile de passer par l'étape consistant à méditer sur la nature du sommeil profond. Le sommeil profond est un état connu, rassurant,

recherché et apprécié la plupart du temps. Le sommeil profond représentera une étape familière et sécurisante vers cette extinction proprement dite. On se rendra alors compte que les appréhensions que l'on pouvait nourrir vis-à-vis du “*nirvāna*” étaient tout simplement le fruit de conditionnements mentaux. Vu sous un autre angle d'approche, on peut aussi apprendre à s'abandonner progressivement à la tendresse et l'amour du “*Seigneur*”. C'est une autre façon de le dire et de conduire au même résultat. Cela dépend des natures. Rien n'est strictement cloisonné et ces deux approches (voie de la Connaissance, *jnāna-yoga*, et voie de la dévotion, *bhakti-yoga*) ne sont ni incompatibles ni irréconciliables.

p. 163

Rama : « Ma perception serait-elle fausse et ne servirait-elle qu'à me voiler la réalité des choses ? »

— Vasistha : « Les ignorants vivent dans leur monde irréel, et les sages, dans la Réalité dont on ne peut rien dire. »

Rama semble faire marche arrière et revenir à ses interrogations du début. Sa question concerne une nouvelle fois la validité de sa perception, mais il envisage à présent que son mode de perception autocentré puisse faire obstacle à la vision de la Réalité. Il bute toujours sur le même malentendu. Rama parle des objets matériels (je vois une vache, pourquoi cette vache n'existerait-elle pas puisque je la perçois ?), alors que Vasistha parle de la Conscience et dénonce son oubli dans les objets. *La perception pure ne cache pas la réalité ; notre interprétation de la réalité, si !*

p. 164

La perception est la pierre d'achoppement de tout l'édifice. Nous avons l'habitude de qualifier de réel et de concret ce que nous percevons à travers les cinq sens de notre corps physique (ceci est vrai parce que je le vois, c'est vrai parce que je le sens, etc.). Bon nombre de voies spirituelles dénoncent, avec plus ou moins d'élégance, le corps physique, le présentant généralement comme un “obstacle à la libération”. D'un autre côté, ce corps est aussi parfois décrit comme un « précieux véhicule », sans lequel la libération n'est pas envisageable. Que faut-il en comprendre ? À travers les sens, le corps nous envoie en permanence des informations que notre mental traite ensuite à sa propre sauce (c'est-à-dire selon son stock de conditionnements)*. Il est très instructif de constater que dans le rêve, alors que tous les organes physiques des sens sont au repos, la perception bat également son plein et que pour le rêveur, ce qu'il est en train de percevoir est la preuve même de la réalité de ce qu'il est en train de vivre. Je vois très bien avec mes yeux ce tigre bleu en train de voler au-dessus de moi et je me dis que c'est un danger potentiel. Cela devrait nous amener à réfléchir sur nos perceptions lorsque nous sommes réveillés. *Sont-elles vraiment la référence absolue ?* Eh bien, non.

Constatons par exemple comment nos sens s'émoussent avec l'âge et comment le monde peut nous paraître flou si nous ne portons pas de lunettes, tout simplement... Le monde est-il vraiment devenu flou ? Bien sûr que non. Ce sont nos yeux qui ont

changé, et il en va de même des autres perceptions sensorielles. Aucune n'est absolue.

L'Homme ordinaire (celui qui ne sait pas, le fameux "ignorant") sera certain de vivre dans le monde réel. Parfois même, il jugera négativement les sages ou les gens engagés dans un chemin spirituel : « Ces gens-là vivent sur une autre planète ; "ils rêvent, ils planent, ils ne sont pas dans le réel..." », pensera-t-il, tout haut ou tout bas. Le consensus établi entre les gens qui ignorent la réalité du monde fait que tous ont l'impression de vivre dans le même monde. Pourtant, ce n'est qu'une idée, qui plus est fausse. Il suffit d'observer.

Du point de vue physique déjà, on peut facilement se rendre compte que personne ne voit la même chose que l'autre, parce que personne ne peut être exactement à la place de l'autre.

* voir éventuellement : « Le cerveau et ses automatismes »

ainsi que :

« Les états de la conscience humaine » "Notre véritable 6ème sens : la proprioception"

<https://versautrechose.fr/blog3/?p=531>

p. 164-65

Être conscient conduit vers la libération. C'est une position d'équilibriste, certes, mais aussi une réponse efficace. Pendant très longtemps, on ne peut faire fi du fonctionnement mental, même en ayant intellectuellement compris qu'il était illusoire. Concernant le mental, il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain, mais attendre que le bébé grandisse et lui donner une bonne éducation ! On peut et l'on doit "purifier" le mental, c'est-à-dire favoriser les concepts et les comportements qui vont dans la direction de la libération et neutraliser ceux qui en détournent. Paradoxalement, un mental éduqué et pacifié deviendra un allié précieux dans ce cheminement vers l'éveil ! Le mental restera également indispensable pour continuer de naviguer et vivre normalement dans le monde, si c'est notre destinée. Cette purification a aussi des limites et ne sera jamais parfaite, mais cela ne nous condamne pas à nous croire indéfiniment indépendants de la Conscience.

Rappelons juste encore une fois qu'être conscient ne se résume pas simplement à penser ou dire « oui, je suis conscient que... » et à faire ensuite tout ce qui nous passe par la tête, comme si cette seule déclaration nous donnait carte blanche et nous dédouanait des conséquences de nos actions prétendument conscientes !!

p. 170

Cette question vise à ce que Rama comprenne que *les états de rêve et de veille se ressemblent, mais ne sont pas exactement semblables. Ils ont des points communs certes, mais ne sont pas identiques* (sinon pourquoi de telles incohérences : une maison brûlée dans le rêve et une maison intacte, une fois réveillé) ? *L'état de veille possède la nature d'un rêve, mais ce n'est pas un rêve* ! Le rêve est le rêve et l'état de

veille, l'état de veille, un peu comme deux frères qui posséderaient un bagage commun, mais resteraient différents.

p. 172-73



Notre monde finit par ressembler à ces fontaines pétrifiantes qui, à force de sédimentation des molécules de calcaire dissoutes en grande quantité dans l'eau, finissent par recouvrir d'une gangue de pierre tout objet placé suffisamment longtemps dans le courant de la fontaine. Notre monde n'est rien d'autre qu'une enveloppe mentale solidifiée.

p. 174



Vasistha rappelle simplement que la Conscience est tout et que le mental ne fait pas exception : *le mental est un « élément » de la pure Conscience*. On aurait aussi pu traduire cette phrase par : « le mental est un trésor, une richesse qui appartient à la grande Conscience ». Et il rajoute que cet univers se tient là, à la manière d'un rêve. Dire que le monde est quelque chose qui ressemble à un rêve (ou une illusion) *est une étape intermédiaire, mais indispensable*, tant que le chercheur spirituel est encore identifié à sa personne, tant qu'il n'est pas libéré. *Ce n'est pas la vérité ultime* (la vérité ultime est : cet univers est Brahman), mais chaque chose doit venir en son temps. *Dans un premier temps, il importe que le chercheur se détache de sa fascination mécanique pour le monde des formes, et c'est pour cette raison qu'on lui présente le monde comme un rêve* (en s'appuyant sur les caractéristiques propres à l'état de rêve).

p. 176

« Quand la brume de “l'ignorance” s'est levée,
quand ce qui a été écrit sur le *cœur* est devenu invisible,
même dans le rêve, quand la pluie de “l'ego” a cessé,
le sage rayonne comme un lumineux ciel d'automne. »

(Yogavasistha VI-I.39.61)

[...] l'approche qui touche le *cœur* et celle qui touche la *tête* sont toutes deux indispensables et complémentaires pour atteindre le but. Contrairement à une vision simpliste, voire sectaire, la voie de la Connaissance n'est pas juste une réflexion aride. *La juste dévotion et tout ce qui élève le cœur y tiennent une place indiscutable et conséquente.*

p. 181

« En ce monde (celui de “l'ego”), la Conscience a oublié son rang de naissance ! Ah, malheur ! Elle tombe vers des mondes inférieurs, comme le seau que le porteur d'eau accroche à la poulie et fait descendre tout au fond du puits. » (30.109)

Cette chute de la Conscience n'est pas sans rappeler “*le péché*” ou “l'erreur originelle” d'autres traditions. Toute tradition invente ses propres contes pour tenter d'expliquer l'apparition de la manifestation multiforme à partir du « Un ». Il faut juste se souvenir que ces explications n'ont de sens que tant que l'Homme n'est pas éveillé. En attendant, elles peuvent servir à détendre (jusqu'à un certain point) un mental avide de tout comprendre et de déceler une cohérence à tout. *La cohérence existe bien sûr, mais elle n'est pas et ne sera jamais d'ordre mental, car le mental est par nature un diviseur. La cohérence est dans la paix, le silence et la simple reconnaissance du “Divin” en nous.*

p. 185

L'Homme vit en permanence dans le doute et dans la peur. Doute et peur sont deux caractéristiques du “moi-naturel” et s'en délivrer demande une réelle habileté et de la

patience.

Certaines voies spirituelles bannissent complètement le doute et la peur de leur vocabulaire, et même les diabolisent. C'est, à mon avis, un positionnement très risqué. C'est un peu comme accumuler de la poussière sous un tapis ou serrer de plus en plus fort le couvercle de la cocotte-minute, tout en augmentant la température. Ce jeu n'est pas sans risque et on peut y perdre une faculté, pourtant essentielle sur la voie : le discernement. À l'opposé, d'autres voies s'intéressent de très près au doute et à la peur. Elles explorent l'inconscient afin de connaître ce qui, dans un passé plus ou moins lointain, a déclenché les formes actuelles du doute et de la peur. Ce faisant, elles espèrent les désamorcer. Cette approche aussi, à sa manière, est risquée, car elle peut se transformer en une quête sans fin. On se met alors à tourner en rond⁽¹⁾, à accumuler une somme de connaissances sur soi. On s'accroche à quelques maigres résultats, mais la libération semble toujours lointaine. Le doute et la peur sont inhérents à "l'ego" et ils ne disparaîtront totalement que quand "l'ego" disparaîtra. Par conséquent, plutôt que d'essayer de fabriquer un "ego" convenable, socialement ou spirituellement parlant, il peut être préférable de s'intéresser à la nature de cet "ego" (par l'investigation intérieure, par exemple) et de questionner sa réalité même. Il est certain que nourrir le doute et alimenter la peur n'est pas recommandable et qu'un peu de connaissance de ses mécanismes inconscients peut favoriser une relative détente intérieure.

Le verset est très clair : c'est lorsque la plus haute libération est atteinte que tous les doutes et toutes les peurs ont disparu. La plus haute libération (*nirvana*)* ne fait pas dans la demi-mesure. S'il reste encore la moindre peur ou le moindre doute, on aura très certainement vécu un éveil (*bodha*) qui restera un encouragement vers le vrai but, mais pas l'éveil complet (*prabodha*), synonyme de libération.

p. 221-22

(1) Tant qu'on est intérieurement divisé et mentalement agité, aucune nourriture ne peut vraiment combler et permettre de franchir un pas de plus sur le chemin de la maturité spirituelle. Tel un hamster dans sa roue, nous poursuivons une absurde course sans jamais voir notre paysage intérieur changer, ou si peu ! Et le repos tant attendu est toujours pour demain. On est porté à se souvenir d'un enseignement de sagesse quand tout va mal, quand la vie frappe fort, quand on est aux prises avec une émotion négative. Il est plus difficile de se rappeler du Grand But, de l'Absolu, du désir d'être vraiment libre au moment où la roue tourne en notre faveur, dans les moments de jubilation, quand tout va bien, qu'on est heureux en couple ou qu'on s'épanouit professionnellement. Quel dommage !

p. 68

« Dites-leur de viser haut ! » - "Promesses et défis de la Voie Spirituelle", Eric et Sophie Edelman, Les Éditions du Relié © novembre 2019 Paris

* *Nirvāna*, la plus haute libération

Le mot nirvana dérive de la racine nis.VÀ- où *nis* est un privatif (privé de, sans, en dehors de) et *VA-* (souffler, aérer, venter). *Nis. VA-* signifie donc cesser de souffler,

s'éteindre, se calmer, s'apaiser, trouver le réconfort, disparaître, mourir, se dissoudre. Le nirvâna est donc la dissolution, la disparition, le repos, "l'anéantissement"... Dans notre contexte, *nirvâna* désigne la plus haute libération possible, la dissolution totale et définitive de l'identité personnelle et individuelle, la sortie sans retour du *samsâra*. *Nirvâna recouvre aussi la béatitude et la félicité suprême*. [car il s'agit là de "l'anéantissement" de la tyrannie des émotions avides, "en être libre" et non pas de la disparition de la sensibilité ! [Note du transcripteur]]

"L'Éveil" n'a pas lieu grâce à l'intellect et il ne se produit pas non plus si l'on ignore tout sur "l'Éveil". Comment l'éveil deviendrait-il un objet ? Ce ne serait pas l'éveil ! Celui qui est pleinement éveillé est comme dans le sommeil. L'éveil vient de lui-même, spontanément, même au cœur de la non-existence, de l'espace et du temps, comme la chaleur du soleil qui tape en plein midi.

Comme en écho au commentaire précédent, ce verset confirme l'importance et les limites de l'intellect. Il faut certes avoir les idées claires, et savoir du mieux possible de quoi il en retourne et vers quoi l'on va. Par contre, il est inutile de se perdre dans un excès de sophistication du vocabulaire ou dans les querelles d'écoles religieuses ou philosophiques différentes. L'éveil ne peut devenir un objet, car il n'en est pas un. Le mental le récupérerait volontiers à son propre compte pour en faire un bien, une marchandise utilisable pour ses propres fins !! Faire de l'éveil un objet conduit à maintenir une entité (le petit "je"), *l'éveillé, en relation avec un objet, l'éveil*. C'est une impasse et cela montre simplement qu'un travail de purification reste encore nécessaire et qu'il est indispensable de continuer sa pratique. « Celui qui est parfaitement éveillé est comme dans le sommeil (profond). » Cela veut dire que le véritable éveillé ne réagit plus aux stimulations extérieures. C'est la « sainte indifférence ». *Ne plus réagir aux situations ne signifie pas ne plus répondre à ces situations*. L'éveillé n'est pas un morceau de bois inerte, bien au contraire ! Sa sensibilité est grande ouverte et toujours dirigée vers le « Soi ». Il n'est simplement plus attaché au monde ni à sa personne. Il donnera une réponse (ou pas) à une situation, toujours en la considérant du point de vue du « Soi », du Brahman.

p. 223-24

À partir du moment où la personne s'engage dans une recherche spirituelle, il est "condamné" à réussir, car l'éveil "brûle du désir" de s'éveiller, car le "Divin" *brûle du désir* de se reconnaître, car le « Soi » ne peut que s'aimer lui-même, comme la rivière qui ne peut que dévaler vers l'océan. Nous avons juste notre part à accomplir : cultiver avec intelligence le détachement et le lâcher-prise : je m'abandonne à la "grâce", je lui fais de plus en plus confiance.

p. 226

Les "expériences" du passé et du futur ne sont que des pensées maintenant sur le passé ou le futur. Tout se joue donc maintenant, aussi bien la libération que l'aliénation. À chaque fois qu'une expérience est désolidarisée ou détachée du Réel,

on peut être sûr et certain d'être dans le mental. Cette distinction entre le Réel et "l'expérience" s'opère par l'apparition imaginaire d'un sujet soi-disant indépendant qui vit une expérience prétendument indépendante, elle aussi. Le rêve s'enclenche en une seconde (un quart de clignement d'œil, disent certains textes indiens). La souffrance ou le mal-être est un critère implacable et indiscutable pour évaluer cet oubli du Réel et l'emprise du mental (plus on est identifié au mental, plus on souffre). Mais ce n'est pas le seul : il y a aussi la paix et la joie tranquille (moins on est identifié au mental, plus on est heureux).

p. 229

Cette bûche enflammée va servir à mettre le feu aux autres bûches en différents endroits du bûcher pour que le feu soit intense et uniforme. Une fois que le feu a bien pris, on jette la bûche qui nous avait servi d'allumette dans la fournaise. Cette allumette est "l'ego spirituel" : il sert un certain temps (et son rôle est important !), mais à la fin, il finira comme les autres bûches... Évidemment, du point de vue du chercheur spirituel, ce n'est guère attractif, et l'image a de quoi effrayer. En fait, la destruction de la "bûche-allumette-ego spirituel" n'a lieu que quand le feu a bien pris, pas avant, et en fait, à ce moment-là, "l'ego spirituel" est suffisamment mûr pour s'abandonner totalement au "Divin". Les choses se passent avec une infinie délicatesse et un minutage parfait*.

* (... nous avons réserves à ce sujet, et ce d'expérience !! ...idéalement oui, mais ce n'est pas toujours le cas, hélas !)

p. 236

Ce dont on rêve est le fruit d'une accumulation d'impressions reçues durant l'état de veille. Cependant, *les deux états de veille et de rêve ne sont pas strictement identiques puisqu'ils contiennent chacun des expériences très différentes* : une maison brûlée et un homme mort dans le rêve, et une maison intacte et un homme vivant dans l'état de veille. Ainsi ceci vient nuancer et rendre plus compréhensible les déclarations, fréquentes dans les textes indiens, comme quoi cet état de veille est un rêve. *L'état de veille n'est pas un rêve ; il est COMME un rêve !* Il possède la même nature, la même substance que le rêve — tous deux sont une production mentale —, mais ce n'est pas exactement le rêve. *C'est une légère différence qui fait toute la différence !!* Les trois états répertoriés (veille, rêve et sommeil profond) sont tous trois des états changeants, des états du mental.

p. 236

...l'intelligence (*buddhi*) a ses propres limites si pointue soit-elle, est un outil puissant qui peut aider à faire un bon bout du chemin, particulièrement sur la voie du *jnàna-yoga*, mais elle conduira la voiture au seuil du palais seulement, pas plus loin. Ce sera à nous ensuite d'en franchir la porte, à pied, seul...

p. 237

“L’Espace vide” dont il est question ici est bien sûr la Conscience, *Brahman*. Le terme sanskrit utilisé ici et traduit par “espace vide” est *kha*. Ce mot neutre signifie en premier lieu un trou, une cavité, une ouverture, puis par extension l’espace vide, l’air, “le paradis”... Tout chercheur spirituel devra un jour ou l’autre, plus ou moins progressivement, se retrouver face à ce vide. *Vide de quoi ? Vide du mental*. Cela commence par l’espace vide de pensées discursives. Cette appellation “espace vide” est juste une appellation, *un nom donné par le mental à quelque chose dont il est absent !* En fait, *cet espace n’est pas vide du tout, il est seulement vide du mental*.

p. 241-42

Il faut donc enquêter sur cet espace qui se présente comme “vide” et *affronter sa peur du vide*. *Tant que l’on croit à la réalité du mental et de ses productions, il est nécessaire d’y aller doucement*. La persévérance et l’habileté seront de mise pour ne pas faire lever de trop fortes réactions, mais aussi pour garder son axe et sa détermination. En effet, *aux yeux du mental, un espace vidé de lui est apparenté à sa propre mort, et il a peur*. En fait, c’est lui qui a peur, pas nous ; mais tant que nous nous identifions à lui, nous disons et ressentons « J’ai peur ! ».

Quand on s’est suffisamment accoutumé à cet « espace vide » et que l’on a commencé à goûter, apprécier et reconnaître sa paix, son silence et sa plénitude, commence alors une seconde partie du chemin : l’adoration. « Une fois parvenu à l’unicité de l’espace de la Conscience, “adore cet espace du Un” !

p. 242

Le « Soi » intime est le “dieu” auquel on rend hommage avec les fleurs de la paix du cœur et de la connaissance. Oui, voilà l’adoration ! L’adoration de la forme n’est pas l’adoration. (29.127)

Les gens ont délaissé l’adoration qui passe par la connaissance du « Soi ». Ils se sont trop longtemps attachés à des idoles factices et maintenant, ils goûtent à la souffrance. (29.128)

Le seul “dieu” est le « Soi », au plus profond de nous-même. La cause ultime est le Soi. On doit l’honorer sans cesse d’une dévotion envers la Connaissance. (29.130)

Une fois que l’agitation mentale a cessé, cette adoration de “l’*Ātman*” peut débiter. C’est une adoration silencieuse, une mise en présence et un abandon. Adorer de cette façon, c’est s’habituer à demeurer dans ce silence et cette paix, jusqu’à ce que le « Soi », si intime, si naturel, se révèle, et cela ne dépend pas de nous, mais de lui. Comme dans l’image chrétienne des vierges folles et des vierges sages, notre part consiste à rester devant le seuil du palais ; la porte s’ouvrira quand l’ordre en sera donné au portier. En attendant, rien ne sert de tempêter de mille et une façons, rien n’y fera ; il vaut mieux rester attentif et prêt au moindre entrebâillement de la porte.

* (revoir page 40 de ce livre, strophe 2, ce qu’il faut entendre par “Soi”)

p. 243

« “L’Éveil” dans le Yogavasistha », Yves Rémond - Les Éditions Alhora © 2024
Paris 75005

— en conclusion de cet ouvrage :



“...nous mourrons quand-même, mais nous mourrons sans doute un peu moins
stupide !”
« professeur moustache »

(photos d’illustration : Grotte de Dargilan en Lozère [juin 2001])